

Vidéo Passage à l'acte

Jean-Claude Marineau

Volume 13, numéro 4, automne 1994

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/33874ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (imprimé)

1923-3221 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Marineau, J.-C. (1994). Vidéo : passage à l'acte. *Ciné-Bulles*, 13(4), 42–43.

Passage à l'acte

par Jean-Claude Marineau

«Si tu ressens la douleur des seuils, c'est que tu n'es pas un touriste; et le passage peut avoir lieu.»
(Peter Handke)

Je ne sais pas comment les choses se passent pour les autres, mais en ce qui me concerne, le fait d'écrire sur les images a toujours été lié de près au désir d'en créer de nouvelles. Comme si le fait d'écrire ne suffisait pas, qu'une image appelait d'autres images, et que le dialogue avec ce que l'on voit se passe aussi, parfois, de mots. Longtemps mes mondes parallèles se sont ainsi côtoyés sans jamais brouiller leurs ondes: j'étais aux yeux du monde un observateur attentif aux images des autres, et secrètement, auprès de quelques amis à peine, celui qui fabrique nuitamment des rêves qui ne verront le jour que beaucoup plus tard, quand le moment du grand dévoilement sera venu.

À partir de quel moment les choses se mettent-elles à exister vraiment?

Pendant des années j'ai donc rêvé le film à faire. Sur papier, en photos, en notes et esquisses de toutes sortes, mon histoire de jeune marin qui rentre chez lui après quelques années d'absence s'est transformée de mille manières. Jusqu'à ce que j'en aie assez de cet inachèvement permanent et qu'elle aboutisse enfin sur des cassettes vidéo bien tangibles il y a à peu près un an.

Au moment d'écrire ces lignes, je ne suis toujours pas certain que cette histoire existe — car je suis en cours de montage, et c'est vraiment là que le flot anarchique des images et des sons devient film ou vidéo — ou rien du tout. Ce que je sais pour l'instant, c'est que tout faire soi-même ou presque, quand on n'a qu'une habitude très moyenne de ce genre de machines, c'est de la grande aventure, pour ne pas dire de la folie pure. Le mythe de l'homme à la



Le Testament du jeune marin

caméra parcourant le monde du regard a quelque chose de très attirant, surtout en ces années de vidéo légère accessible presque à tous. Malgré tout, il faut une bonne dose d'inconscience et de rêve pour plonger et espérer en revenir avec tous ses morceaux. Il faut surtout ne pas savoir ce qui nous attend.

C'est ainsi que je suis parti, en août 1993, caméra en bandoulière et sac au dos, dans le but de tenir un journal vidéo du retour de ce jeune marin d'antan. Me disant que je me débrouillerais bien avec la lumière et les sons au fur et à mesure de leur apparition. Que j'arriverais bien à intégrer dans ma fiction marine les rencontres bien réelles qui ne manqueraient pas de survenir dès que j'allais poser pied à terre. Me disant encore que je pourrais toujours élaguer et mettre de l'ordre dans tout cela au montage.

Résultat: je joue avec les 17 heures de puzzle qui ont résulté de mon odyssée sur la Côte-Nord depuis presque un an! Cela ne va pas sans plaisir, mais non sans confusion aussi. Car sans trop me l'avouer en cours de route, j'ai constamment repoussé le moment de certaines décisions fondatrices, c'est-à-dire formelles et narratives. Bien sûr, j'ai quand même quelques cartes en mains, par exemple une voix off qui doit lier l'ensemble, mais elle n'est pas encore écrite au moment où les images, elles, s'enchaînent déjà allègrement. J'ai souvent l'impression que ce vidéo-là, je le construis moins à partir d'une volonté idéale faite forme que dans le mouvement des nécessités concrètes qui surgissent du moniteur. Les chutes et les rejets s'accumulent pour laisser surnager l'essentiel, c'est-à-dire ce qui peut à la fois être rescapé techniquement et utilisable dans le propos. L'art naît des contraintes, paraît-il...

Film ou vidéo?

Dans mon esprit, **le Testament du jeune marin** (cela devra s'intituler ainsi) a toujours été un projet de film. Il s'agit bien d'un film, même si je l'ai tourné en vidéo pour des raisons évidentes d'économie, de légèreté et de liberté. Ma manière de le monter est celle qui me vient du cinéma. J'admire nombre de bandes vidéo qui jouent de la spécificité du médium dans tous les sens possibles, mais je me sens tout simplement incapable de faire appel à ce type de langage dans mon propre travail. La coupe franche et la succession linéaire des plans, principes archaïques du cinéma, me sont les amies les plus fidèles. Mais un paradoxe demeure: la même œuvre n'aurait pu être tournée sur support film. Parce que seul comme j'étais, impossible de filmer et de faire la prise de son en même temps. Ma rapidité à réagir aux événements du voyage était donc essentielle. Je me retrouve aujourd'hui devant un matériel très inégal (quoi faire avec une conversation importante mais inaudible?), mais je préfère l'imperfection au néant.

C'est un bien curieux passage qui s'est accompli au moment où j'ai compris que je ne ferais jamais ce film si je ne parlais pas seul avec une caméra sur un bateau. Jusqu'à ce jour-là, j'avais toujours imaginé le personnage du jeune marin comme un vrai personnage de cinéma, c'est-à-dire vu de l'extérieur et joué par un acteur. Il devait tenir un journal, qu'on aurait vu de temps en temps. Le film aurait coûté deux millions de dollars. Mais à partir du moment où la solution vidéo est apparue, il devenait clair que le journal, ce serait le film lui-même. Et le point de vue, celui de Pierre Fontaine qui rentre chez lui sans trop savoir comment. Joué par moi-même, puisque depuis le début, j'ai toujours imaginé ce jeune marin à partir de mes propres envies d'horizons lointains. Pour un coût total d'à peu près dix mille dollars.

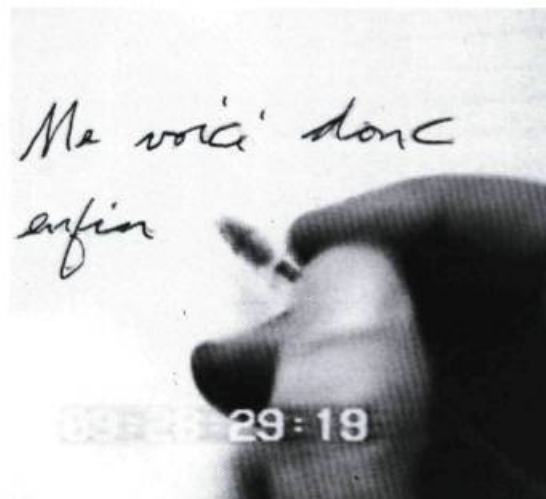
Musique et autres magies

Les images semblent orphelines quand elles sont trop longtemps laissées à elles-mêmes. Et elles le sont souvent sur une table de montage. Je me suis parfois demandé quelle alchimie faisait naître la bonne musique au bon moment dans des films que j'aime. Je ne suis pas sûr d'avoir trouvé la réponse avec **le Testament du jeune marin**, mais la complicité de Claude Duhamel me prouve qu'on peut y arriver sans trop s'en rendre compte. Lorsque j'ai vu la séquence d'ouverture sur le bateau accompagnée de la musique de Claude, pour la première

fois j'ai compris que j'avais vraiment un film sous les yeux. Avant, il y avait des plans se succédant les uns aux autres avec plus ou moins de bonheur. Cela sentait la fabrication. J'y croyais à peine. Mais dès le thème de la corne de brume installé, nous étions ailleurs. Il y avait eu passage, et de l'autre côté de la porte commençait un territoire encore inexploré.

Je pense que c'est à cause de moments inexplicables de ce genre-là que malgré la fatigue et le ruine-nerfs que représente une telle entreprise, je recommencerais demain matin sans me poser de question. Se surprendre à faire advenir un monde inédit, c'est quand même de l'ordre du merveilleux. La magie n'est pas loin quand, sans savoir pourquoi, l'enchaînement fortuit de trois ou quatre plans déserts sur le souffle du vent fait naître l'émotion du temps suspendu. Il ne faut plus douter dans ces moments-là. Il ne faut pas non plus chercher la perfection. Juste se sentir à l'affût de ce qui pourrait encore nous surprendre dans nos propres images. Bien des mystères s'y cachent encore pour l'œil qui arrive, au bout de six mois d'oubli, à les voir comme pour la première fois.

Mais voilà que je m'emporte. Le film n'est pas fini, et comme à chaque étape qui a précédé, je m'enfonce dans l'inconnu à la veille d'entreprendre le dernier virage. Je peux encore déraiser, me perdre ou ne pas trouver la lumière au bout du tunnel. Tout ce que j'espère, c'est arriver d'ici quelques mois à ne prendre enfin qu'une seule et unique cassette, à l'insérer machinalement dans un magnétoscope, et qu'elle joue enfin toute seule sans que je fasse désormais le moindre geste. Alors mon film sera fini. Je me sentirai libre de rêver à nouveau. ■



Le Testament du jeune marin